

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS

Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Voici les élégantes qui passent sans transition, du costume journalier simple au costume très riche et, par conséquent, très habillé. Elles ont abandonné cette charmante toilette de ville qui tenait si bien sa place dans la mise correcte de la femme. Nous ne comprenons pas bien leur idée. C'est un groupe de charmantes Parisiennes et de quelques gracieuses étrangères qui ont décrété cette nouvelle tenue; mais il est parfaitement inutile de les suivre dans cette voie, pour être dans le mouvement élégant. Si je fais ici mention de cette innovation, c'est par acquit de conscience, parce que je dois vous signaler les changements qui se produisent; le costume de ville a toujours toutes mes sympathies. La faille et le cachemire de l'Inde, le satin combiné avec un de ces lainages de fantaisie brochés, ombrés, brodés, dans les teintes si douces d'aujourd'hui, font des toilettes du meilleur goût.

Nous cherchons à diriger la mode en la tenant dans les allures qui conviennent à la femme comme il faut; mais nous n'arrivons pas toujours à faire comprendre à ses interprètes que certaines façons et certain luxe sont fâcheux, parce qu'ils sont douteux.

Le costume en grosse bourrette de l'Inde, jaspée ou à rayures et la longue visite assortie, telle est la tenue du matin de madame la comtesse de T. — Le matin c'est une partie de l'après-midi. — A cinq ou six heu-

res elle apparaît en costume splendide : ottoman fond sombre avec des courants et des fleurs en velours chenille formant un haut relief; une garniture de frange avec tête brodée et une façon très enlevée. Le corsage *modestie*, appelé ainsi, sans doute, par ironie, car il n'a rien de modeste dans sa forme plastique, a le col droit, montant aussi haut que possible et dépassé d'un centimètre par un frisant de crêpe lisse.

On porte peu ou point de chemisette blanche, mais beaucoup en dentelle noire.

Décidément cette dentelle est tout à fait en vogue pour les robes du soir; les hauts volants en chantilly sont les plus employés. C'était comme un uniforme, l'autre soir à l'Opéra, pour le troisième ou cinquième début de mademoiselle Isaac. — On prolonge si loin les débuts d'une actrice que l'on ne sait vraiment auquel on a assisté. — Donc, l'autre soir, madame S. portait un costume en dentelle noire tout à fait réussi. Quatre volants de chantilly recouvraient une jupe de faille, et le bord jouait, soutenu sur une ruche de satin noir; la draperie était faite, d'une pointe de chantilly, nouée de côté sous un énorme tournesol; un panier du côté opposé et un pouf si joliment chiffonné qu'il défiait l'imitation. Le corsage en tissu perlé de jais au décolleté arrondi, très peu accentué,

brillait de mille reflets; au creux de l'épaule un tournesol. Quelques autres costumes attiraient encore l'attention, mais aucun n'approchait de l'élégance de celui-là.



Costume de diner en tissu de fantaisie à mille carreaux.

De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu

En ce moment il est facile de glaner chez les couturières il s'y trouve une variété de modèles inouïs: non pas que la façon du costume soit changée, il est toujours très poufonné, mais le chiffonnage en paniers écourtés, en draperies tombantes ou relevées en cascade en pans plissés et noués, offre une certaine nouveauté facile à constater lorsque ces modes sont vues à côté l'une de l'autre.

Glanons donc chez mesdemoiselles Vidal, d'autant plus qu'elles expédient à Saint-Petersbourg, à madame la comtesse Ivan B. quelques bien jolies toilettes. C'est d'abord un costume de visite en armure et broché velours gris fer. Tablier en broché et tunique-pouf en armure drapée d'un seul côté en très grand panier. Le corsage à longue pointe garni autour d'une dentelle en chenille, un revers à la manche et une engageante en malines. Ce costume a une traîne rapportée, si bien organisée que nous-mêmes, ennemie jusqu'alors de cette sorte d'arrangement, y applaudissons aujourd'hui parce que l'élégance du costume n'est pas amoindrie par cette économie; car il y a évidemment économie.

Une robe de velours noir est à longue traîne, se développant en tuyau d'orgue; deux hauts bouillonnés en tablier, couverts par une magnifique frange en chenille avec tête brodée de perles. Corsage très peu décolleté, orné à plat d'une berthe nouée sur l'épaule. La manche n'est montée que dessous à l'entournure; très étroite dessus, elle pose sur le bras en dégagant l'épaule. Un pouf monté par de fins plis est assujéti sur la pointe du corsage, le bas se perd dans ceux de la jupe.

Nous avons encore pris la description d'un corsage en tissu de soie cachemire lamé or qui doit être porté sur des jupes de couleur claire, mais préférablement sur une jupe de surah et satin crème. Le devant est à pointe avec un décolleté carré; coquillé de dentelle et piqué de nœuds-papillon en étroit ruban de velours. Derrière, la pointe se relève sur un pouf en velours cardinal, nuance du fond du tissu, pouf allongé et chiffonné. A la manche arrêtée au-dessus du coude, des sabots marquise en dentelle et des nœuds. Tout cela est fort élégant et d'une grâce charmante, avec de jolis détails qu'on ne peut expliquer, mais qui font reconnaître de suite une bonne maison. Mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, sont aussi heureuses dans la disposition du costume journalier; nous décrivons celui-ci qui offre une combinaison de rayures originales. La vigogne myrte est moelleuse et le tissu à rayures éteintes, feu, gris, rouge, tout à fait joli. Sous-jupe en taffetas myrte, garnie aux lés de derrière d'un très haut plissé, les rayures mises en travers; le devant en vigogne myrte plissé verticalement est drapé d'une pointe-châle à rayures, relevée des côtés, et qui se perd dans un pouf tombant. Corsage-veste à blouse devant. Col et parement de la manche en velours vert, nœuds en velours étagés sur le côté. Ce costume, qui peut aussi être une tenue de voyage, coûte 190 fr.

CORALIE L.

TISSUS DE CACHEMIRE DE L'INDE

Compagnie des Indes, 27, rue du Quatre-Septembre.

Nous avons parlé des tissus de cachemire de l'Inde unis et de toutes les fantaisies luxueuses que la Compagnie des Indes, rue du Quatre-Septembre, a créés pour cette saison. Nous compléterons ces renseignements en donnant quelques détails sur les fantaisies courantes, très goûtées pour le costume de ville. De beaux brochés, genre châle, sont employés en robe de chambre et en sortie de théâtre; ils coûtent 7 fr. 75, 8 fr. 90 et 12 fr. le mètre. Deux tissus noirs, poudre d'or, coûtent 6 fr. 75 le mètre et le maroquin 8 fr. 75; tous trois en soixante centimètres de largeur. Le sidney à petits carreaux et le Pékin pur cachemire coûtent 5 fr. 25 en un mètre vingt centimètres de largeur; teintes: marine, myrte, bleu indigo, mousse, grenat. La vicounia, étoffe moelleuse, coûte 7 fr. 75 le mètre, même largeur que le sidney, teintes: loutre, bouteille, myrte, souris, grenat, crème. Le chintz natté à lignes formant carreaux coûte 6 fr. 75 le mètre et le cachemire de l'Inde assorti 5 fr. 50, teintes: bronze, gris ardoise, télégraphe. Le broché cascade marine et loutre coûte 8 fr. 75 le mètre en soixante centimètres de largeur. Le drap de Sedan 8 fr. 25 en un mètre vingt centimètres de largeur, teintes: marine, vert bouteille, douanier et un bleu-vert nouveau et joli.

CORSET ANNE D'AUTRICHE — CEINTURE RÉGENTE

De mesdames de Vertus sœurs, 12, rue Auber.

Ces deux corsets réunissent, avec une coupe différente, tout ce que la mode exige pour les façons nouvelles: taille longue, cambrée, effacement des hanches. Le corset Anne d'Autriche convient aux élégantes toilettes, il cambre la taille, la dessine avec grâce et, par la disposition de ses baleines et de ses ressorts, maintient les personnes dont l'embonpoint est trop développé; avec cela, très souple. La ceinture Régente convient à toutes les tailles; elle est mignonne, commode, faite avec une entente parfaite de ce qu'il faut pour donner aux personnes un peu minces un certain développement et pour effacer chez les personnes un peu fortes les hanches et la poitrine.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Voici les renseignements demandés par nombre d'abonnées. La crème de fraise coûte 4 fr. le pot. C'est un cold-cream préparé à la fraise et qui s'emploie comme le cold-cream ordinaire. On l'étend sur le visage (soit le matin avant ou après la toilette, soit le soir), et on le laisse quelques minutes pour rafraîchir la peau, ensuite on essuie avec un linge fin.

La poudre de Cypris coûte 5 fr. la boîte. Elle doit être posée sur la peau bien essuyée, sans cold-cream ou autre corps gras. On la pose avec la houppie, puis on l'étend en frottant doucement avec la main nue. Ce qui est en trop tombe.

L'eau de Cologne impériale russe coûte 4 fr. le flacon, elle est exquise, son parfum est frais et persistant et sa limpidité parfaite; elle se conserve indéfiniment sans perdre ces qualités. Cette même eau ambrée coûte 6 fr. L'eau de Cologne russe pour brûler dans les appartements donne un parfum agréable et doux; la mode l'a mise en vogue. Nous croyons avoir ainsi répondu à toutes les questions posées.





4442

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2.

Coiffures de *M^{me} BRÉANT-CASTEL* 6, r. Gluck - Châle de l'Inde de la COMPAGNIE DES INDES, 50, r. Richelieu - Ceinture Regente
 et Corset Anne d'Autriche de *M^{me} de VERTUS* 12, r. Auber - Étoffes en Foulard de la COMPAGNIE DES INDES,
 27, r. du 4 Septembre - Parfums de la *M^{me} GUERLAIN*, 15, r. de la Paix.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 169 et 171)

Costume de dîner en tissu de soie à mille carreaux et même tissu broché de tulipes. — Jupe en taffetas garnie tout autour de deux plissés, dont le second déchiqueté en dents de scie. La partie découverte par la draperie reçoit cinq volants : deux plissés en soie et trois en dentelle. La tunique à mille carreaux est relevée au côté gauche, en plis étagés sur la hanche, et à droite par des plis serrés qui laissent tomber droite la partie inférieure. Ce relevé donne à la draperie un mouvement fuyant; le bas s'applique d'un envers en broché, coupé en biais; des pans de même étoffe sous le pouf très chiffonné. Corsage en soie brochée avec une chemisette en dentelle froncée à l'encolure et rentrée sous la pointe. Sur celle du dos s'agrafe le pouf. A la manche demi-longue dentelle gracieusement chiffonnée en engageante.

Costume de deuil en cachemire et crêpe. — Jupe en taffetas garnie d'un plissé en cachemire et, au tablier, de trois grands plis. Une tunique-princesse est largement drapée derrière. Un côté, plissé de trois plis plats, tombe droit, le milieu se casse de quelques plis, et le côté gauche se relève par de grands plis tombants; la draperie du tablier se perd sous les lés de derrière, elle est chiffonnée régulièrement et semble, au bas, rejetée en revers. Une chemisette en crêpe, un col montant; à la manche un parement en crêpe. Une plaque de passementerie au bas de la taille; des attaches en ruban, partant de la couture du dessus du bras, se nouent devant très bas.

Costume en cachemire et velours bleu Louise. — Jupe en taffetas garnie de deux plissés et d'un rang de bouclettes en ruban de velours tombant sur le second plissé. Seconde jupe en cachemire disposée en quilles plissées, froncées à vingt centimètres du bord inférieur qui touche le rang de bouclettes. La polonaise en cachemire, le contour orné de bou-

clettes en velours, se ferme diagonalement; le côté, tenu plus large pour fournir comme un fichu plissé, est indépendant de la doublure; celle-ci est ajustée et se ferme tout le long; un rang de bouclettes, au bord du côté qui croise, et un flot de ruban de velours au bas. Le drapé de la tunique



2196

Costumes de ville, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

est croisé par cela même que le corsage l'est, le côté droit beaucoup plus ramassé que le côté gauche qui forme pointe; derrière des plis creux et un pouf tombant. Col et parement de la manche en velours bleu.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4442

Costume de ville en drap bleu gris et velours mille raies bleu et or. — Jupe plissée de deux plis couchés, posant l'un sur l'autre, tout autour; tunique drapée, de côté, par un flot de longues boucles en velours, et piquée, du côté opposé et dans le bas, d'un chou fait de coques en velours mille raies. Pouf accentué. Gilet en velours fermé sur toute la hauteur par des boutons en métal. Veste en drap avec col-revers, fermée sur la poitrine par un seul bouton et fuyante sur les côtés. Manche arrondie extérieurement. Collet et manchette plissées. — Bas bleu. — Souliers vernis. —

Gants de Suède. — Chapeau en feutre havane garni de velours marron; de côté, une touffe de plumes bleues.

Costume en faille vert myrte, garni de deux plissés et de cinq volants découpés à l'emporte-pièce. — Des paniers courts et une tunique au drapé tombant. Corsage à basque-habit et à pointe devant. Châle de l'Inde mis en écharpe. — Bas de soie noirs et botte en chevreau mat. — Gants de Suède. — Chapeau en velours noir, à passe relevée, garni d'une draperie serrée dans une boucle dorée et d'une touffe de plumes noires.

CAUSERIE

A PROPOS DE STATUES



NOUS avons parlé, il y a déjà bien longtemps, à nos lectrices de la statue qui vient d'être inaugurée sur la place Malesherbes. Elle était alors à l'état d'ébauche dans l'atelier de Gustave Doré, dans ce temple du travail incessant, acharné, que remplissait de sa présence un homme à l'imagination débordante qui ne cessa de créer que pour mourir.

Le géant qu'il avait pu comprendre mieux qu'un autre (car sa féconde invention et l'exécution hâtive de ses œuvres, où brûle toujours le feu sacré, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, ses qualités et ses défauts prêtent à Doré plus d'un point de ressemblance avec Dumas), ce géant, sorti plein de vie du bloc d'argile encore humide, occupait le milieu de l'immense hall, encombré de peintures inachevées, auxquelles s'entremêlaient les plâtres, les dessins, les aquarelles, trésors gaspillés du chercheur qui, pour se reposer de tant de besognes entreprises à la fois, allait s'asseoir devant le grand orgue, où les inspirations que son pinceau n'avait pu réaliser s'envolaient en musique.

Ceux qui n'ont pas entendu le violon de Gustave Doré et sa voix charmante ne connaissent qu'une partie des dons que le ciel prodigue avait départis à ce grand artiste, en même temps que la puissance infinie de souffrir, qui peut-être précipita sa fin, lui rendant douloureuses à l'excès la moindre déception, la moindre ingratitude. Ce jour-là il était heureux, son œuvre capitale se trouvant juste au point où l'ouvrier le moins aisément satisfait lui-même croit avoir réalisé son rêve, sans soupçonner encore les difficultés que lui réserve l'achèvement. Il nous montra la maquette du groupe si original et si heureusement composé qui représente les différents âges ravis par la lecture d'un roman de Dumas. Ce groupe, détaché du socle qu'il alourdit un peu aujourd'hui, était alors sans défaut; le d'Artagnan, qui dans l'exécution manque de cranerie, n'existait encore que dans la pensée de son auteur, et comme celui-ci l'expliquait avec verve, comme il prouvait que sa tâche difficile avait été entreprise d'enthousiasme, sous l'influence de lectures qui l'avaient pénétré pour ainsi dire jusqu'aux moelles, de ce qu'il voulait rendre!

A propos d'Alexandre Dumas, il nous parla de Walter Scott, auquel il ne craignait pas de le comparer. Pour nous qui sentions la distance entre le merveilleux amuseur de deux ou trois générations et l'écrivain destiné à durer tant qu'on lira de l'histoire et des romans en ce monde, le rapprochement nous semblait hardi, mais il le poursuivait avec tant de conviction et d'éloquence qu'il n'y avait qu'à écouter, heureux que l'interprète de cette figure si puissante en somme

et si française se passionnât pour son modèle de façon à l'idéaliser peut-être. De Walter Scott Doré passa naturellement à l'Écosse, aux paysages d'Écosse, qui doivent compter parmi ses meilleures œuvres et qui n'ont pas été suffisamment admirés ici. Une ombre de tristesse s'était répandue sur le visage de cet amant par excellence de la montagne, de cet escaladeur de cimes, qui surprit mieux que personne le secret des glaciers alpestres, l'aspect mystérieux des bois humides accrochés au flanc des Pyrénées, la mélancolie enfin des lacs embrumés du Nord.

Il se tut et retourna pétrir sa glaise, comme s'il eût craint tout à coup de perdre un instant de plus. Sentait-il l'aile de la mort l'effleurer déjà, ce vaillant qui, après avoir été au combat, ne devait pas être à l'honneur, et dont l'absence suffisait à jeter un voile de tristesse sur la fête du 4 novembre, sur cette fête célébrée par la presse entière, et qui a rempli de ses échos tout un quartier de Paris, tandis que les théâtres retentissaient des œuvres si diverses du dramaturge auquel on doit *Christine* et *Henri III*, *la Tour de Nesle* et *Antony*?

Hélas! il n'a pas été suffisamment question de Doré auprès de Dumas. Ceux qui le regrettent doivent rester d'autant plus reconnaissants à M. de Leuven d'avoir rappelé avec quel désintéressement absolu il s'était mis à la disposition des souscripteurs de la statue, donnant plus qu'on n'eût osé lui demander, les groupes du piédestal en même temps que la figure principale, ces groupes choisis avec tant de goût et d'esprit, car l'un d'entre eux détache de l'amas des ouvrages innombrables et inégaux, qui n'ont contribué que pour une faible part à la gloire du romancier, ce joyau scintillant, unique, les *Mousquetaires*, tandis que l'autre nous montre la France entière attentive comme un enfant à la voix du charmeur qui lui conte de si beaux contes puisés dans ses annales.

Le discours de M. Edmond About renferme le portrait le plus vif et le plus ressemblant du père des *Mousquetaires*. Quelle langue incisive, spirituelle, quelle fringante allure! Qui donc, sauf M. About, aurait trouvé le passage suivant: « Cette statue, qui serait d'or massif si tous les lecteurs de Dumas s'étaient cotisés d'un centime, cette statue, messieurs, est celle d'un grand fou, qui, dans sa belle humeur et son étourdissante gaieté, logeait plus de bon sens et de véritable sagesse que nous n'en possédons entre nous tous. C'est l'image d'un irrégulier qui a donné tort à la règle, d'un homme de plaisir qui pourrait servir de modèle à tous les hommes de travail, d'un coureur d'aventures galantes, politiques et guerrières, qui a plus étudié à lui seul que trois couvents de bénédictins. C'est le portrait d'un prodigue qui, après avoir gaspillé des millions en libéralités de toute sorte, a laissé sans le savoir un héritage de roi. Cette

figure rayonnante est celle d'un égoïste qui s'est dévoué toute la vie à sa mère, à ses enfants, à ses amis, à sa patrie; d'un père faible et débonnaire qui jeta la bride sur le cou de son fils et qui pourtant eut la rare fortune de se voir continuer tout vivant par un des hommes les plus illustres que la France ait produits..... »

Est-ce Rabelais, est-ce Voltaire qui a écrit cela, ou se sont-ils réunis dans une collaboration heureuse ? Comme c'est loin en tous cas de l'éloge banal, de la tradition qui veut qu'un panégyrique jette des voiles épais sur les faiblesses ou les défauts du défunt ! M. About nous raconte ce qu'il a vu, ce qu'il sait du prodigue, du viveur, du grand enfant presque inconscient dans son exubérante santé, dans son intarissable bonne humeur, que Michelet nommait si bien une « force de la nature », et il nous entraîne à l'admirer, à l'aimer ainsi... Voilà le talent.

A l'Odéon, M. Porel, entouré de tous les artistes, a dit un à-propos en vers très bien tourné, avant la représentation de *Charles VII* chez ses grands vassaux qui a réussi beaucoup mieux qu'au temps du romantisme, où ce drame trop classique avait été froidement reçu. On sait que M. Dumas fils raconte volontiers l'impression que, tout enfant, il éprouva de cet échec de son père, si habitué au succès, en ajoutant qu'il n'a jamais manqué de se dire après chacune de ses premières représentations les plus applaudies :

« C'est égal ! j'aimerais mieux avoir fait *Charles VII* qui n'a pas réussi. »

Peut-être exagère-t-il filialement, mais on ne peut nier que ce ne soit là en effet une œuvre solide et bien charpentée, dont les personnages vivent, où l'émotion passe comme la foudre à travers des tableaux historiques pleins de vérité. Paul Mounet est un *Yagoub* superbe et mademoiselle Barety une touchante Bérangère.

La représentation populaire de l'Odéon a eu beaucoup plus d'entrain que celle du Théâtre-Français, où les débuts de mademoiselle Brindeau ont mal servi *Mademoiselle de Belle-Isle*. Nous avons admiré au Gymnase la rare beauté de mademoiselle Brindeau, mais sans nous douter que cet avantage pût suffire pour entrer à la Comédie française; une belle personne qui manque de justesse dans la diction, et dont la distinction physique ne s'étend ni à la voix ni au geste, ne saurait, portât-elle un nom aimé du public, réussir dans un rôle que peu de spectateurs, aujourd'hui, se souviennent d'avoir vu jouer par mademoiselle Mars, mais dans lequel nul n'a pu oublier madame Sarah Bernhardt.

En revanche, les *Demoiselles de Saint-Cyr* ont réussi en matinée, comme réussit toujours le double talent de mesdames Reichemberg et Barretta, mis au service de la verve et de l'esprit d'un Dumas.

Journée glorieuse, tout compte fait pour celui-ci, et après laquelle tant de gens qui ne considèrent que les apparences, les envieux des grandeurs de ce monde, dont la phalange est inouïable, ont dû se dire :

« Il n'y a pas de famille plus heureuse que celle qui voit tout un peuple acclamer l'homme illustre dont elle porte le nom. »

C'est ainsi que juge la foule. Elle aurait dû plaindre, au contraire, ces cœurs opprimés qu'étreignaient en réalité les plus vives alarmes, elle aurait dû remarquer l'absence d'une des petites-filles du triomphateur, retenue auprès d'un lit de souffrance. Le ciel est radieux, la destinée vous sourit, nul point noir ne se laisse deviner à l'horizon, et l'on promène sa gaieté au soleil. Attendez... le brusque écart d'un cheval suffira... l'angoisse, le deuil peut-être sont entrés dans la maison parée pour une fête...

Nous ne sommes pas de ceux qui prétendent que l'engouement des admirateurs de tel écrivain ou de tel artiste se hâte trop d'immortaliser par le bronze ou le marbre une gloire encore douteuse. Nous trouvons au contraire que la France ne pousse pas assez loin le culte de ses grands hommes : il lui manque le panthéon de Westminster, il lui manque les anniversaires pieusement gardés de l'autre côté du Rhin; qu'elle dédie donc des statues sur ses places publiques à ceux qui composent la famille d'élite dont elle peut s'enorgueillir à différents titres d'être la mère. Maintenant que l'image saisissante et superbe du premier, du seul de nos romanciers historiques, s'élève dans le quartier à la mode, au milieu des hôtels fastueux où brille le luxe de la finance et le faste des étrangers de distinction, ne pensera-t-on pas à réserver sur la rive gauche, près de l'Institut, où s'écoulèrent ses dernières années, une place discrète comme sa vie même, à l'auteur de ces livres exquis dont les noms n'évoquent dans l'esprit des honnêtes gens que de purs et délicats souvenirs : *Madeleine*, *Catherine*, *la Maison de Penarvan*, *Sacs et Parchemins*, *Jean de Thommeray* ?

Sans doute, le buste de Jules Sandeau sera dans le foyer du Théâtre-Français, mais ce n'est pas assez de rendre justice à *Mademoiselle de la Seiglière* et au *Gendre de M. Poirier*; d'autres œuvres sont là qui peuvent figurer sur les rayons de la bibliothèque la plus chaste et qui reposent délicieusement des violences du roman naturaliste, les lecteurs les plus blasés. On reviendra au goût du simple et du vrai, c'est là le bon goût, le goût éternel, et il s'incarne dans la figure modeste d'un homme de bien qui mérite d'autant plus les hommages pour s'y être toujours dérobé.

T. B.

PENSÉES & MAXIMES

Bien juger paraît, à certaines gens, une qualité trop commune et presque médiocre, et ils préfèrent se tromper d'une manière brillante, que d'avoir plate-ment raison.
(M. P. Janel.)

Par la prière, la solitude est douce, ou plutôt elle est détruite : au moment où le monde nous abandonne et nous fuit, nous nous retrouvons en présence du seul ami qui ne trompe jamais.
(M. J. Simon.)

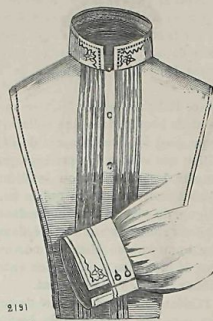
N° 1. Costume en melton marron doré, pour petit garçon de six ans et plus.

Culotte boutonnée de côté; gilet en velours et veste fermée à l'encolure par trois boutons, les devants arrondis et fuyants. Parement à la manche ronde. Col carré en toile et poignet en toile. — Bas marron. — Souliers vernis à bouffette. — Chapeau en feutre à



N° 1. Costume en melton marron doré, pour petit garçon de six ans.

Culotte boutonnée de côté, sous le genou. Gilet en vigogne écrue boutonné tout le long. Veste cintrée; le bas, arrondi, laisse voir la pointe du gilet; poches de poitrine et de devant avec l'ouverture en biais. Parement à la manche. Col arrondi en toile, poignet assorti.



N° 4. Col parisien en toile avec poignet assorti.

Forme droite et carrée; au bord, remplaçant la guipure, point d'échelle, et dans l'angle, petit motif brodé au plumetis.

N° 5. Col, en batiste, festonné avec dentelle plissée dans l'intérieur.

Le col montant arrondi est festonné au bord; dans l'intérieur se monte une dentelle plissée, qui dépasse le col d'un centimètre. Poignet de la manche assortie.

N° 6. Chapeau en feutre de soie noir.

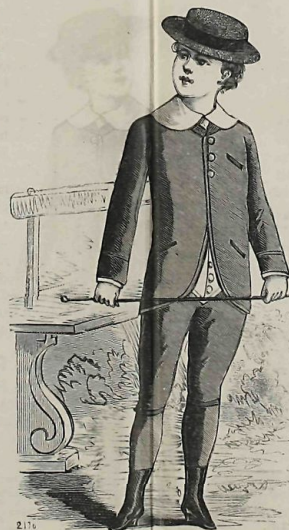
Le bord, baissé



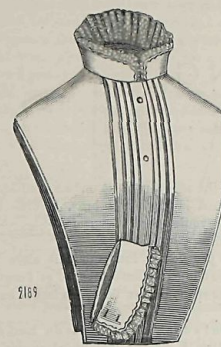
N° 6. Chapeau en feutre de soie noir. De madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

COSTUMES DE PETITS GARÇONS

De M. Joseph Lacroix, 62, boulevard Haussmann.



N° 3. Costume en drap vigogne marine, pour jeune garçon de dix ans et plus.



N° 5. Col en batiste festonné.

N° 7. Costume de diner en gaze brochée de fleurettes Pompadour, pour jeune fille.

Jupe en gaze, plissée verticalement, montée sur un dessous de taffetas blanc et drapée d'une tunique relevée, au côté gauche, par un nœud-châtelaine en ruban de moire rose. Un poulx prononcé se prolonge en pan chiffonné. Corsage - créole; les devants, plissés, forment chemisette, et la petite basque, qui est le prolongement du corsage, a son bord dentelé et festonné. Une ceinture en moire, fermée par une boucle fer à cheval, serre la taille. Col montant en moire; flot de coques devant. Manche relevée à la saignée par quelques plis que maintient un nœud-engageante en dentelle.

À gauche, se relève progressivement à droite; une torsade de velours coupe un bel oiseau, aux couleurs vives, posé devant et au dessus duquel retombent deux têtes de plumes



N° 2. Pardessus en drap montagnac mordoré, pour petit garçon de six à douze ans.

N° 8. Costume en lainage granité marine et mousse, broché de fleurs grenat et marine.

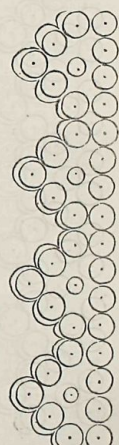
Jupe plissée au bord, derrière; devant, une grande draperie la couvre et se relève d'un côté, par un groupe de plis, arrêtés sous un nœud en satin marine; le haut pris dans une agrafe d'étoffe plissée de plis couchés; le poulx chiffonné et court. Corsage à pointe, un plissé

en satin bleu cousu au bord; un col montant et un fichu en satin, une draperie à la manche longue.

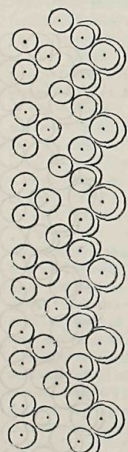
N° 9 et 10. Deux bandes broderie anglaise, dite madère.

N° 9. Une suite d'œillets et un groupe de trois œillets dans chaque dent, peuvent se broder au cordonnet ou au feston; au bord, un feston fin.

N° 10. Un cordon d'œillets et une dent formée d'œillets; le bord extérieur peut se prendre dans un feston, l'autre bord se faire au cordonnet, ce qui donnerait un œillet ombré.



N° 10. Bande pour lingerie.



N° 9. Bande pour lingerie.

parement en fourrure. Poches, devant, sous la taille.

N° 3. Costume en drap vigogne marine, pour jeune garçon de dix ans et plus.



2166

N° 7. Costume de diner en gaze brochée, pour jeune fille. Modèle de madame Turle.



2165

N° 8. Costume en lainage granité marine et mousse. Modèle de madame Hubler.

TOUT DU LONG

(SUITE)



Un bûcheron, la hache sur l'épaule et les mains dans les poches, traversa le fourré sifflant un vieil air; un braconnier se tapit derrière un chêne, son « flingot » sous sa blouse; un garde forestier déboucha d'une vente, sa plaque argentée brillant au clair de la lune.

Elle se levait alors blanche, immaculée « casta diva »! et ses rayons fluides couronnaient d'auréoles neigeuses les cimes frissonnantes des vétérans sylvestres; plus bas, l'ombre et les rayons lunaires alternaient sur les grosses branches, et plus bas encore, sous bois, les ténèbres en tombant n'empêchaient pas tou-

tefois de distinguer les fûts énormes comme autant de piliers noirs dans une cathédrale de géants.

Une croix de granit, mutilée par le temps, se dressait à l'angle d'un carrefour: Gertrude se signa dévotement, Aymard se découvrit, et ils continuèrent de marcher. Ils ne se parlaient plus; et cependant, ils ne s'entendaient que mieux, et c'était entre eux un colloque muet auquel Dieu souriait. Une fois la jeune fille se déchira aux épines d'une ronce étalée en guirlande au bord du sentier; le jeune homme prit sa main blessée comme pour en étancher le sang sous un baiser; mais il la laissa retomber aussitôt et se remit à marcher en avant, écartant pour sa compagne les ramures qui barraient le passage.

Mais, si lentement qu'ils marchassent, ils avançaient. Au détour de la rampe, les éclats du torrent leur parvenaient distincts; ils approchaient, ils en touchaient la rive et le gué des Chevreuils leur restait à franchir.

Aux rayons du soleil couchant ce n'avait pas été facile pour la jeune fille; mais, à la pâle lumière de la lune entrecoupée d'ombre et de trompe-l'œil, cela semblait presque impossible.

« Comment faire? dit le jeune homme perplexe.

— Comme j'ai fait il y a deux heures. Passez le premier pour éclairer la route.

— Non, fit-il; appuyez-vous sur moi. »

Et marchant dans l'eau près d'elle il se tint sous sa main tandis qu'elle sautait légèrement de pierre en pierre. Tout à coup elle s'arrêta, et le jeune homme sentit la petite main trembler sur son épaule.

« Auriez-vous peur? demanda-t-il.

— Avec vous?... oh! »

Et quand ils eurent touché le bord et qu'Aymard sentit cette main trembler toujours, il la retint dans les siennes, et, d'une voix où vibraient tout son cœur :

« Gertrude, fit-il, auriez-vous la même confiance pour traverser ainsi la vie à mon bras, le bras de votre époux?... Le voulez-vous, Gertrude? »

Gertrude ne retira point sa main.

L'abbaye était proche; la lune inondait alors la gothique demeure d'une lumière éclatante, et l'orgue de madame Pierre envoyait aux échos ses larges harmonies...

« Les voici enfin! » cria madame Élise du haut du balcon où elle allait à chaque instant interroger la nuit.

Ils entraient se tenant toujours la main.

Madame Pierre quitta l'orgue et se retourna.

« Oh? s'écria-t-elle en les voyant ainsi, oh!... mes enfants!... »

XII

« Vous pourriez bien avoir raison, chère madame de Trémolandinières, disait la femme du notaire, et plus j'y pense, plus je trouve comme vous la chose probable... »

— Dites certaine, sans craindre de vous tromper. Le beau Dutrognard est un oison; mais, à défaut d'esprit, certain gros bon sens l'a jusqu'ici maintenu dans le respect des convenances; la bonne Élise n'a rien inventé, que je sache; elle en respecte d'autant mieux les inventions d'autrui, et ce n'est pas elle qui battrait en brèche les usages établis; oh! non! D'où viendrait donc alors...

— Oui, d'où viendrait cette intimité choquante, entre le château des Flèches et l'abbaye de Saint-Benoît, si le mariage n'était pas arrêté?

— Il l'est, ma chère amie!

— Cependant...

— Il l'est, vous dis-je; croyez-moi!

— Alors cette madame Dutrognard est bien cachottière. A quoi bon avoir des amis si ce n'est pour leur dire ses secrets? Après tout, elle se montre peut-être moins mystérieuse avec d'autres qu'avec moi; et vous semblez si bien informée...

— On ne m'a fait à moi-même aucune espèce de communication, et je m'en flatte! Le beau mérite qu'il y aurait à savoir une chose quand on vous l'a confiée!

— Et vous savez?... »

— Je sais tout! »

Cette femme très forte avait effectivement surpris le secret des deux familles, si désireuses qu'elles fussent de le garder encore. Elle se trouvait le droit de le publier, ne l'ayant pas reçu en dépôt et s'en faisait si peu faute qu'il tomba dans le domaine public aussitôt. N'était-ce pas une leçon donnée aux gens à mystères? A quoi bon lui fermer les portes puisqu'elle les ouvrait elle-même à deux battants?...

Cependant il lui fallait consacrer sa victoire en confondant les coupables eux-mêmes, c'est-à-dire les Dutrognard. Quelle joie de jeter à la face de quelqu'un : « Ah! vous n'avez rien voulu me donner? Eh bien, j'ai tout pris! »

Elle trouva le mari et la femme sur la terrasse. Gertrude en robe blanche allait de l'un à l'autre, avec des grâces charmantes, le front radieux, le regard ému. Un brillant d'une grande valeur étincelait à son doigt.

« C'est la bague des fiançailles! s'écria triomphalement madame de Trémolandinières. Je venais, ma chère petite, vous complimenter sur... »

— Madame Pierre », annonça Barbenchu.

La mère du fiancé, rajeunie par le bonheur de son enfant, s'avancait avec un deuil quelque peu éclairci et dix ans de moins sur la tête; sa voix avait repris un timbre plus sonore, et ses mouvements eux-mêmes se ressentaient de l'amélioration générale.

Madame de Trémolandinières en fut saisie. Pendant quelques instants elle ne détacha point son regard de ce noble visage... Elle en effaça mentalement les rides... elle y replaçait le coloris de la jeunesse, elle en reconstituait la primitive harmonie... La lumière s'infiltrait peu à peu dans sa mémoire... puis la flamme jaillit tout à coup :

« Enfin!... La marquise de V., s'écria-t-elle avec un sursaut; la marquise de V. sous un nom... »

Elle s'attendait à un coup de théâtre. Mais madame Dutrognard et son mari restèrent calmes : ils avaient reçu longuement les confidences de la veuve.

Celle-ci releva fièrement la tête pour répondre :

« La marquise de V. reprend son nom, madame. Une réhabilitation publique fait justice des calomnies. Voici enfin ce que j'attendais! ajouta-t-elle en remettant à M. Dutrognard une liasse de journaux arrivés le matin. Lisez... et faites lire : cela pourra intéresser madame. »

Le trait rencontra-t-il le défaut de cette cuirasse d'effronterie que revêtait madame Isaure? Elle ne le fit pas voir, et, la marquise de V. se retirant aussitôt, elle lut à haute voix cette relation officielle, cette justification imprévue qui, pendant quelques jours, passionnèrent toute la France.

Aymard vint passer la soirée au château, et les heures de cette soirée, qui semblèrent longue à Népomucène sommeillant debout avec une solennité de père noble, ces heures-là s'écoulèrent pour les fiancés comme un rapide instant. Retirés à l'écart, oublieux du monde entier, abîmés dans leur chaste amour, ils rêvaient tout haut cette vie à deux qui allait devenir une radieuse réalité, et les projets d'avenir se pressaient sur leurs lèvres, débordant de leurs cœurs... ils voguaient en plein ciel.

Un long bâillement de Népomucène les ramena brutalement sur la terre. Minuit allait sonner. Aymard se leva en tressaillant.

« A demain! lui dit Gertrude. »

— A toujours! » répondit-il.

Elle monta dans sa chambre, et là, les genoux sur le parquet, les mains jointes sur le rebord de la fenêtre ouverte, le regard perdu dans cette voûte infinie où brillaient les étoiles, elle répandit son cœur en ardentes actions de grâces, en adorations passionnées...

« Qui donc a pu dire : La terre est une vallée de larmes! » murmurait-elle en s'endormant.

Au réveil, sortant d'un songe délicieux, il lui sembla continuer ce songe en reprenant la vie.

Mais les chevaux piaffaient dans la cour; mademoiselle Justine parcourait les corridors avec agitation, et madame Élise détortillait ses papillotes en allant d'une chambre à l'autre.

« Le panier des provisions est-il prêt? criait-elle à sa cuisinière du haut de l'escalier; il faut tout prévoir; elle aura peut-être faim avant d'arriver. »

— Justine, où sont les couvertures de voyage? demandait à son tour Gertrude achevant sa toilette. Après une nuit en chemin de fer, elle aura peut-être froid!

— Mais, mademoiselle, il fait une chaleur...

— N'importe, prenons les couvertures; elle est frieuse.

— Imperturbablement nous arriverons en retard, grommelait Barbenchu. Les femmes n'en finissent pas! On a beau battre la diane ou sonner le boute-selle, elles ne sont jamais prêtes à l'alignement. Joli tableau si nous la faisons attendre en gare. C'est qu'elle n'est pas plus patiente qu'un pot de lait sur le feu, la petite sœur! »

Oui : ce branle-bas de toute la maison avait pour cause le retour de Micheline. La distance entre les Flèches et la gare fut si rapidement parcourue que la voiture du château devança de beaucoup l'apparition du train. Micheline agitait son mouchoir à la portière avant même qu'il s'arrêtât. Elle franchit d'un saut le marchepied, et, suivie par ses compagnes de voyage, elle fendit, la foule amenée par une foire des environs.

« Prenez donc garde, Micheline, criait madame Desgranges avec aigreur; vous allez encore vous égarer comme à Pontallac! c'est insensé! »

En remettant la petite fille aux bras tendus pour la recevoir, elle parut fort aise de se débarrasser d'un dépôt gênant, et les adieux s'échangèrent avec le même allègement de part et d'autre.

« Tu me sembles grandie! remarqua la sœur aînée en mesurant du regard la taille de l'enfant; et tu as pris du teint; la mer te traitait bien, je le vois. »

— Quelle idée! je suis bien plus malade qu'avant mon voyage, au contraire.

— Malade! je t'assure, mignonne, qu'on ne s'en douterait nullement. Où souffres-tu donc, ma petite chérie?

— Je ne souffre pas; mais c'est égal, je suis malade; est-ce qu'on n'est pas toujours malade quand on s'ennuie?... »

— Mais tu ne t'ennuieras plus maintenant puisque...

— Oui, oui, vous m'amuserez. Ah! ma sœur, c'est fort mal de m'avoir laissée partir toute seule avec des personnes qui ne pensent qu'à elles et qui ne s'inquiètent pas de savoir ce qui plaît aux autres, et même qui ne veulent pas le faire quand les autres le leur apprennent! »

« Les autres », c'était évidemment Micheline toute seule.

« Ah! continua-t-elle, je ne te quitterai plus, va! plus jamais, jamais! J'aime mieux être malade auprès de toi que de guérir ailleurs; tu me gâtes si bien! »

La tante Élise, qui s'avancait les mains pleines de gâteries, reçut pour récompense un petit baiser distrait tout pareil au coup de langue bref accordé par les génisses dans un pré à la maman poilue qui vient de les lécher.

Le sapeur fut mieux traité :

« Si vous saviez, Barbenchu, comme j'ai pensé à vous, comme je vous regrettais ! Vous m'auriez fait faire de si belles promenades là-bas... »

Les doléances de la petite fille durèrent toute la journée, et bien qu'on ne pût les prendre au sérieux, il y eut comme une entente générale pour la dédommager des récentes rigueurs du sort.

Un peu moins préoccupée d'elle-même, elle eût remarqué des allées et venues insolites, des chuchotements joyeux, bien faits pour l'intriguer... elle n'y prit point garde.

Un merveilleux bouquet trempait dans un vase de Sèvres sur la table de Gertrude.

« C'est pour moi ce bouquet, fit la petite sœur, et le vase aussi ? Les belles fleurs ! je n'en ai jamais vu de pareilles ! Seulement elles sont presque blanches ; c'est dommage ; j'aime mieux le rouge, le bleu, toutes les couleurs. »

Aymard vint le soir avec un bouquet à peu près semblable. Avant qu'il l'eût offert à Gertrude, Mimi s'en était emparée.

Tiens, vous aussi, vous pensez à fêter mon retour ; c'est très bien.

L'enfant trouvait la chose toute naturelle.

Un signe de la grande sœur empêcha le fiancé de la détromper. Il s'assit, comme la veille, auprès de la bien-aimée, et le tête-à-tête recommença au grand scandale de Micheline dont personne ne s'occupait alors.

« Ah ! mon Dieu, si vous avez des secrets, fit-elle avec dépit, vous pouvez bien les dire plus haut ; je ne les écouterai pas : cela m'est parfaitement égal. »

Et s'asseyant au piano, elle y plaqua des accords tellement discordants, elle y exécuta des arpèges si révolutionnaires que madame Pierre l'eût absolument reniée pour son élève à ce moment-là.

« A demain ! » dit encore Gertrude en congédiant son fiancé de bonne heure. La petite sœur avait besoin de repos et ne se serait point retirée seule.

Quand elles furent dans leur chambre quand elles eurent fait ensemble la prière du soir, quand la grande sœur eut mollement étendu la fillette sous les rideaux de mousseline, elle resta penchée sur la couchette, enveloppa l'enfant dans ses bras et rapprochant de l'oreille mignonne ses lèvres qui tremblaient de joie, elle y déposa la chère nouvelle...

L'enfant se dégagea d'un mouvement brusque, se dressa sur son séant et jetant à son aînée un regard d'acier où la surprise dominait encore tout autre sentiment :

« Tu vas... te marier ! fit-elle les dents serrées. Et moi ? »

La fiancée eut un naïf sourire :

« Oh ! pour toi, mon amour, le moment n'est pas venu ; il sera temps d'y songer dans quelques années seulement. »

Micheline haussa les épaules :

« Tu ne me comprends pas ! »

Puis saisissant avec violence les poignets de son aînée :

« Et moi ? redit-elle en les serrant, que deviendrai-je ?... »

— Toi, mon ange, tu continueras d'être la joie de la maison, de te faire chérir, gâter par tout le monde ici. Tu resteras l'unique pupille de l'oncle et de la tante qui t'aimeront toi toute seule, comme ils nous aimaient toutes deux ; tu grandiras en taille, en âge, en science, en vertus, et dans quelques années nous te marierons au prince Charmant.

— Oui... mais d'ici là ?...

— D'ici là... nous te chérirons de plus en plus, Aymard et moi ; nous t'appellerons à l'abbaye toutes les fois que nous y passerons quelque temps ; et quand nous voyagerons, nous t'écrirons tous les jours, nous t'enverrons des présents de chaque lieu où nous séjournerons, en attendant que la fin de ton éducation nous permette de t'emmener et...

— Tais-toi ! je ne veux pas de voyages ! je ne veux pas de présents ! je ne veux pas de lettres ! je ne veux pas aller te voir dans ton chez toi de l'abbaye ! entends-tu ? Je ne veux pas que tu te maries ! entends-tu ?... entends-tu ?...

Gertrude souriait encore, mais un commencement d'inquiétude se peignait sur son visage.

« Entends-tu ? Je ne veux pas ! » reprit violemment la petite fille.

Quand Micheline accentuait ainsi « je ne veux pas » on n'insistait plus.

Mais cette fois Gertrude défendait le bonheur d'Aymard avec le sien. Elle ne reculait pas et résistait.

Stupéfiée de cette attitude imprévue, l'enfant demeura un instant sans parole et sans voix, comme si la colère et le désespoir l'eussent à la fois suffoquée... Puis elle lança au bout de la chambre son oreiller qui rencontra le vase de Sèvres au vol et l'entraîna sur le parquet où il se brisa... Elle arracha ses couvertures, et se jeta elle-même hors du lit, les cheveux épars et l'œil étincelant, et comme une tigresse en cage, elle bondit par la chambre piétinant sur les fleurs dont elle devinait enfin la provenance et mouillant ses pieds dans l'eau du vase au risque de se blesser à ses fragments.

La grande sœur, enfin sérieusement alarmée, essayait de retenir dans ses bras, de presser sur son sein, de calmer cette folle désespérée qui se heurtait le front aux murailles.

« Mais, s'écriait-elle désolée, apaise-toi donc un peu, écoute-moi ! Mimi, Mimi, ma chérie, mon ange, tu te rendras malade ; tu me fais un mal affreux ! »

— Et si je veux te faire du mal, moi ! et si je veux me rendre malade, moi ! et si je veux mourir, moi ! N'en suis-je pas libre, à la fin, moi ! »

La grande sœur frissonna ; la petite s'en aperçut et pensa l'avoir ébranlée :

« Ah ! reprit-elle changeant de ton, tu ne sais pas comme je t'aime !... Je t'aime, vois-tu, je t'aime encore plus que l'oncle, la tante, Justine, Barbenchu et tout l'univers ensemble ! Je t'aime plus que le bon Dieu ! Je t'aime plus que moi-même !... Et tu veux me percer le cœur !... »

Gertrude eut un sanglot.

Micheline, un sourire...

« Non, reprit-elle ; oh ! tu n'aurais pas cette barba-

rie!... Dis-le, promets-le, jure-le: tu ne te marieras pas?

— Mais il m'aime aussi, lui! sanglotait Gertrude; Et moi, je donnerais ma vie pour...

— Eh bien,... donne-la lui donc!... donne-la lui avec la mienne. Abandonne-moi quand tu as promis à notre père de me protéger! Tue-moi par ton départ quand tu as juré sur son lit de mort de me chérir et de me défendre!... Je le sais bien... Barbichu me l'a dit! Mens aux morts, aux vivants, lâche, déserteuse!.. »

Dans la bouche de cette fille de soldat, c'était la suprême injure.

Gertrude s'affaissa sous le choc avec un cri déchirant.

La petite fille affolée n'y prit pas même garde. Elle se débattait aux prises avec une attaque de nerfs, quand son front heurta violemment l'angle de la cheminée.

Elle tomba baignée de sang.

« O Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? » s'écria la grande sœur avec épouvante.

« Je n'en puis répondre, répétait durant quinze jours le docteur Bonjean; il y a eu secousse morale, ébranlement physique... La nature de cette enfant est nerveuse et passionnée au suprême degré; elle traverse d'ailleurs une phase de développement toujours dangereuse... Dans ces conditions-là, une méningite est souvent mortelle... »

Ce glas d'agonie tintait aux oreilles de Gertrude comme sa propre condamnation. Elle avait perdu le sommeil, et, penchée nuit et jour au chevet où se livrait la lutte suprême, elle recevait comme autant de coups de poignard chacune des paroles échappées aux lèvres en délire de la « toute petite ».

Le nom d'Aymard s'y mêlait aux gémissements, aux malédictions même... et toujours inconscient, ce refrain s'enfonçait à grands coups dans le cœur de la fiancée :

« Tu ne te marieras pas?... »

— Non! non!... » s'écriait-elle.

Mais la petite sœur n'entendait plus et ne se calmait point.

« Ce n'est pas assez de lui faire cette promesse! à elle-même, dit-elle un soir à M. Desbrières qui veil-

lait souvent avec elle près du lit de souffrance : je veux la faire aussi à Dieu... Mon père, daignez la recevoir pour la lui transmettre!

— Je m'y refuse! protesta le vieillard. Dieu repousse les immolations téméraires... Ne brisez pas votre bonheur, ajoutez-le à d'autres temps, ma fille; le Seigneur se contentera de ce sacrifice. »

Dieu voulut bien s'en contenter effectivement, car à partir de cette nuit, le docteur sembla moins inquiet : la fièvre tombait par degrés, le délire se calmait peu à peu, et la torpeur succédait à l'excitation.

Enfin M. Bonjean, délivré d'un poids énorme, put dire avec certitude :

« Cette fois, j'en réponds! »

Gertrude avait écrit quelques lignes trempées de larmes et portées à l'abbaye par le curé lui-même... Il eut à lutter d'abord contre la révolte passionnée, le désespoir immense du fiancé...

« Ne pourrez-vous donc vous élever à la hauteur du sacrifice? disait le vieillard attristé; ne grandirez-vous pas à la taille de celle que vous aimez? Son cœur saigne par toutes ses fibres... pourtant elle se soumet.

— Ah! c'est qu'elle m'aime peu! Le véritable amour.

— Ne blasphémez point : le véritable amour se sacrifie au devoir. Votre devoir d'époux sera la protection en même temps que la tendresse... essayez-vous-y dès ce moment... Fiancé, soutenez le courage de la fiancée! »

Et comme Gertrude avait écrit en pleurant :

« A plus tard! »

Aymard écrivit de même ces paroles naguère prononcées avec tant de bonheur :

« A toujours! »

Et il se ceignit les reins de nouveau! Et il reprit son bâton de voyage! Et le bruit de ses pas s'éloigna pour longtemps!...

Naguère cependant Gertrude se demandait en pleine allégresse :

« Qui donc a pu dire :

« La terre est une vallée de larmes?... »

M. BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

MOTS HOMOPHONES

Deux mots de même consonnance
Mais d'orthographe différents,
Différent aussi par le sens :
L'un, symbole de l'espérance.
Maintient l'esquif en assurance
Contre la tempête et l'écueil ;
— L'autre ayant la couleur du deuil,
Au blanc toutefois se marie :
Singulière bizarrerie!
Et, de cette intime union,

Entre toutes, la plus féconde
Qui se vit jamais dans le monde,
Naissent les lois, l'opinion,
Des fruits de mort, des fruits de vie,
Propageant sagesse et folie :
S'ils sèment la corruption,
Par eux aussi l'on s'instruit, s'édifie.
Ils nous charment parfois, lecteurs ; et sous vos yeux
Ils transmettent mes petits jeux.

Explication de l'Enigme du 10 Novembre : *Timbre*.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4442, et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Jaquette, deuxième toilette (gravure n° 4440). — Polonaise-blouse, page 8 (Album de Novembre).

DEUXIÈME CÔTÉ

Robe de petite fille, troisième et cinquième figures (gravure n° 4440 bis). — Paletot pour petit garçon, quatrième figure (gravure n° 4440 bis).



Manteau en velours broché sur
fond ottoman.



Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.

Costume en faille
et vigogne grenat brodée de macarons,
en chenille camaïeu.

Manteau en velours broché sur fond ottoman. — Très cambré au dos avec un genre de pèlerine fuyante sur un devant vague; fermé tout le long, de côté, par de beaux boutons en passementerie perlée. Cette pèlerine, qui se rejette à droite en revers doublé de velours, tombe tout droit au côté gauche; dessous, à la taille, se monte la jupe qui est plissée, au milieu, de plis couchés. Un empiècement en velours sur la poitrine, et un col genre Médicis.

Costume en faille et vigogne



Pelerine en loutre, de la Compagnie russe,
au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin, 26, et du boulevard Haussmann.

grenat. — Jupe en faille garnie d'un plissé sur lequel retombent les dents d'une demi-jupe en faille, dont le bord supérieur se perd sous une draperie en cachemire plissée diagonalement. Cette draperie est coupée, à gauche, par une quille droite, plissée de trois plis couchés et qui prend à la taille. Derrière, une tunique très poufonnée s'agrafe sur la pointe du corsage, lequel a un col montant, un jabot de dentelle et une manche ronde fermée, extérieurement, par trois petites pattes.